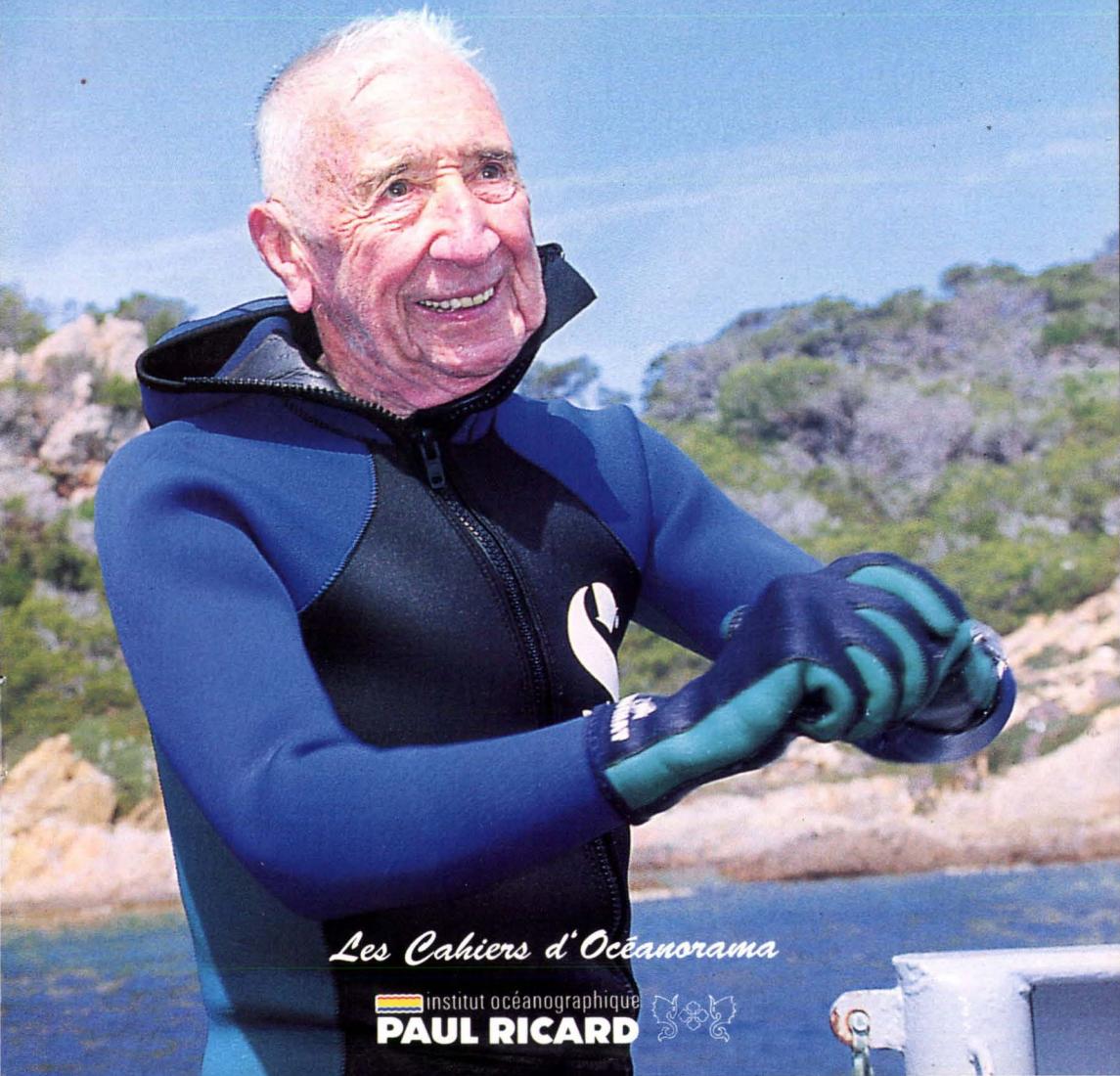


Hommages

Philippe Tailliez

pionnier de la plongée



Les Cahiers d'Océanorama

 institut océanographique

PAUL RICARD



COLLECTION "NATURE MÉDITERRANÉENNE"

TITRES PARUS

- AQUARIUM-MUSÉE, ILE DES EMBIEZ - VAR,
FAUNE MÉDITERRANÉENNE, par Pierre Escoubet, 1984. *Épuisé*.
- LA PARURE VÉGÉTALE DE L' ÎLE DES EMBIEZ,
par Roger Molinier, Paul Moutte, 1987.
- L'OURSIN, MÉCONNNU ET MENACÉ, par Christian Frasson-Botton,
Alain Riva, Pierre Escoubet, *avec la collaboration de Marie-Berthe Régis*, 1988.
Épuisé.
- L'ÉCOLOGIE A LA CROISÉE DES CHEMINS, par Roger Molinier, 1991.
- UN OCÉAN DE VIE POUR NOURRIR, SOIGNER, NETTOYER,
par Christian Frasson-Botton, Alain Riva, Nardo Vicente, 1991. *Épuisé*.
- LES EMBIEZ, SENTINELLE AVANCÉE DU PAYS PROVENÇAL,
par Albert Degiovani, 1992.

COLLECTION "LES CAHIERS D'OCÉANORAMA"

Cette collection reprend des articles importants, révisés, de la revue "Océanorama".

- LES SALINS DES EMBIEZ, UNE HISTOIRE QUI NE MANQUE PAS DE SEL,
par Jean Royo, Michèle Preleur, Albert Degiovani, 1995.
- L'HUÎTRE, UNE VIE SÉDENTAIRE QUI N'EST PAS FACILE,
par Alain Riva . *A paraître*.

Photographie de couverture - Le commandant Philippe Tailliez a fêté son quatre-vingt dixième anniversaire, en plongée, au parc national de Port-Cros et à bord d'un bâtiment de la Marine nationale. (Ph. Ch. F.- B.).

Les Cahiers d'Océanorama

Philippe Tailliez

pionnier de la plongée

Christian Frasson-Botton

*A Philippe,
en toute admiration et affection.*

*A Josie,
toujours à ses côtés.*

AVANT- PROPOS

Sans conteste, au cours des entretiens qu'il m'a accordés, chez lui, dans une ancienne maison de pêcheur sur le port du Mourillon, à Toulon, le commandant Tailliez a puisé généreusement “*au plus profond dans le puits de sa mémoire*”, non sans efforts d'ailleurs ; non sans émotion, voire douleur aussi, en homme à la sensibilité si aiguisée qu'il revit intensément ses souvenirs comme ressuscités dans l'instant présent.

Un homme qui a toujours gardé une haute idée de certaines valeurs : l'amour, la loyauté, l'amitié... au point d'apparaître tel un Don Quichotte à leur service ; au point que les coups, les blessures qu'il a pu recevoir, “*passés et repassés à son crible, il ne reste plus que diamant au fond du tamis*”.

Mais n'est-ce pas la condition nécessaire pour, à quatre-vingt ans, garder fraîcheur, gaieté, pureté de sentiment à l'égard de ceux qui l'entourent ? Et d'abord Josie, son épouse, toujours à ses côtés, aussi discrète, attentive que passionnée. Souvent, au cours de mes visites les ai-je vus se prendre la main comme deux qui s'aiment.

Un homme à la pudeur et à la modestie si naturelles qu'il faut le questionner sans relâche pour qu'il se décide enfin à dévoiler, tout en les minimisant, bien sûr, quelques-unes de ses aventures de pionnier de la plongée et certains de ses mérites.

Un homme, aussi, qui semble avoir le don d'ubiquité tant sa carrière revêt de facettes, toutes aussi éclatantes les unes que les autres : l'officier de marine, le sportif à tous les niveaux, l'écologiste, le spéléologue, l'archéologue, avant beaucoup d'autres... Songeant aux hésitations parfois de sa parole, “peut-être cette écharde, dit-il, à la façon de Kierkegaard, *lui dois-je d'avoir, non pas sauté, mais plongé plus bas que d'autres*”.

Philosophe et poète, enfin, qui “*doit tout à la mer*”. A son école, il s'est forgé un humanisme qu'il livre “*au crépuscule de sa vie, avant le dernier naufrage*”. Message d'espoir, appel au courage, le projet *Archipelaego* auquel Philippe Tailliez consacre ses dernières forces et qu'il présente, qu'il propose à l'homme du troisième millénaire en quête de dignité et de bonheur.

“*Je suis de ceux, dit-il simplement et non sans sourire, qui essaient leur vie durant, et j'ai tenu les rênes à ma manière, de mener de front les chevaux du rêve et de l'action*”.

Christian Frasson-Botton
1984

Le texte de cet ouvrage : “*Philippe Tailliez, pionnier de la plongée*”, a été édité dans la revue n° 7 (1984) de l’Institut océanographique Paul Ricard. Il a servi de base à la rédaction du scénario du film : “*Philippe Tailliez : Mémoire d'un Mousquemer*”, réalisé en 1995 par la Marine nationale, l’Institut océanographique Paul Ricard et Ciné Marine.

Un ouvrage de Patrick Mouton, paru dans la collection : “*Une Vie*”, aux Editions Glénat, sous le titre : “*Philippe Tailliez, père de la plongée*”, raconte la même et extraordinaire aventure.

Profonds regrets mêlés de peine pour le commandant Tailliez : Josie, son épouse, qui a tant oeuvré pour que ces projets se réalisent, s'est éteinte en 1995, avant qu'ils ne voient leur achèvement.

Septembre 1995

LES MOUSQUEMERS

“Souvent, et c'est Philippe Tailliez qui parle, un événement jugé, sur l'instant, sans importance, bouleverse le fond de l'être, change le cours de toute une vie. Ainsi de l'amitié qui naquit entre Jacques-Yves Cousteau et moi, en 1937, autour d'un vieux piano, dans un coin du carré d'un vieux cuirassé à l'ancre où nous étions, tous les deux, officiers instructeurs. Il n'avait plus de cordes et nous servait de cible, de banc d'essai pour nos fusils sous-marins. A tour de rôle, nous y plantions nos flèches en poussant de grandes clameurs sauvages”.

Jusqu'en 1939, Tailliez, Cousteau, et quelques autres marins déchaînent en escadre de Méditerranée le démon de la chasse sous-marine déjà en place, de proche en proche, depuis Nice jusqu'à la frontière espagnole. Au point que les amiraux eux-mêmes cherchent à s'informer de cet étrange et contagieux virus qui pousse tant de leurs officiers à percer, sans se lasser jamais, le ventre des poissons.

“Nous jetions dans un même et fraternel creuset, idées et labeur. Il en sortait de curieux engins que nous étions impatients de tester : harpons de toutes tailles, fusils à ressort, à caoutchouc... Voilà pour les **armes**. Quant aux chasseurs que nous étions, pour mieux poursuivre nos proies, il nous fallait leur ressembler davantage. Comment et comme elles, mieux voir, respirer plus longtemps, et nous enfoncez davantage, mieux nager enfin ?

Nous tirions nos **masques de plongée** à partir d'un tronçon de chambre à air serti autour d'un hublot circulaire ou ovale : un net progrès par rapport aux lunettes que mon père, en cours de campagne dans le Pacifique, en début de siècle, avait vu fabriquer en

Polynésie, par des indigènes. Ils taillaient, selon la forme d'orbite du client, des montures en os devant lesquels ils n'avaient plus qu'à placer un morceau de vitre collé avec du mastic.

Le tuba, avec ou sans embout, permettant de respirer en surface sans avoir à sortir la tête de l'eau, c'était, comme aujourd'hui, un simple morceau de tuyau à gaz tenu sur le masque... Il nous valut, en ces débuts, comme à tant de plongeurs, la tentation de l'allonger, tout en maintenant son extrémité en surface par un radeau de liège, et la surprise de ne pouvoir ainsi descendre et respirer au-delà d'un à deux mètres de la surface.

Quant au lest, la ceinture de plomb, utile certes, nécessaire pour annuler la flottabilité en surface, selon son poids, à partir d'une

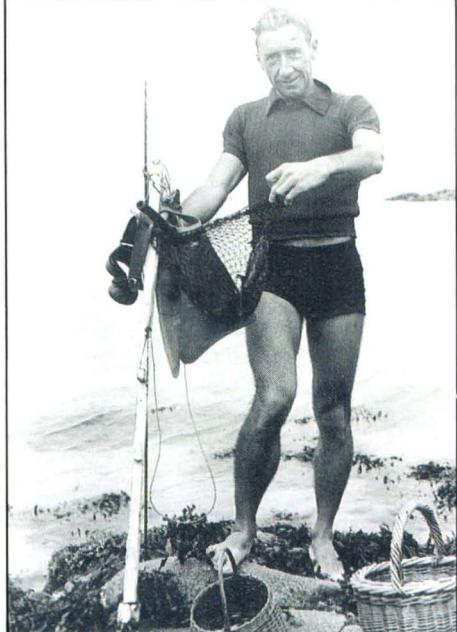
certaine profondeur, celle-ci devenait négative, le volume pulmonaire diminuant en raison de la pression croissante. Il était donc de plus en plus dangereux de descendre davantage.

Pour ma part, rien de tel que ces corps à corps, en direct avec la mer, pour mieux comprendre dans les manuels les lois de la physique, notamment, qui portent des noms de savants, tels Archimède, Descartes, Mariotte".

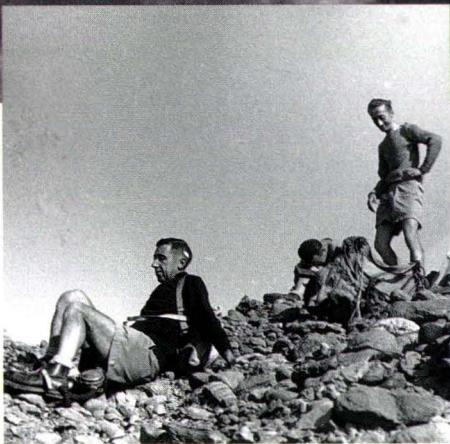
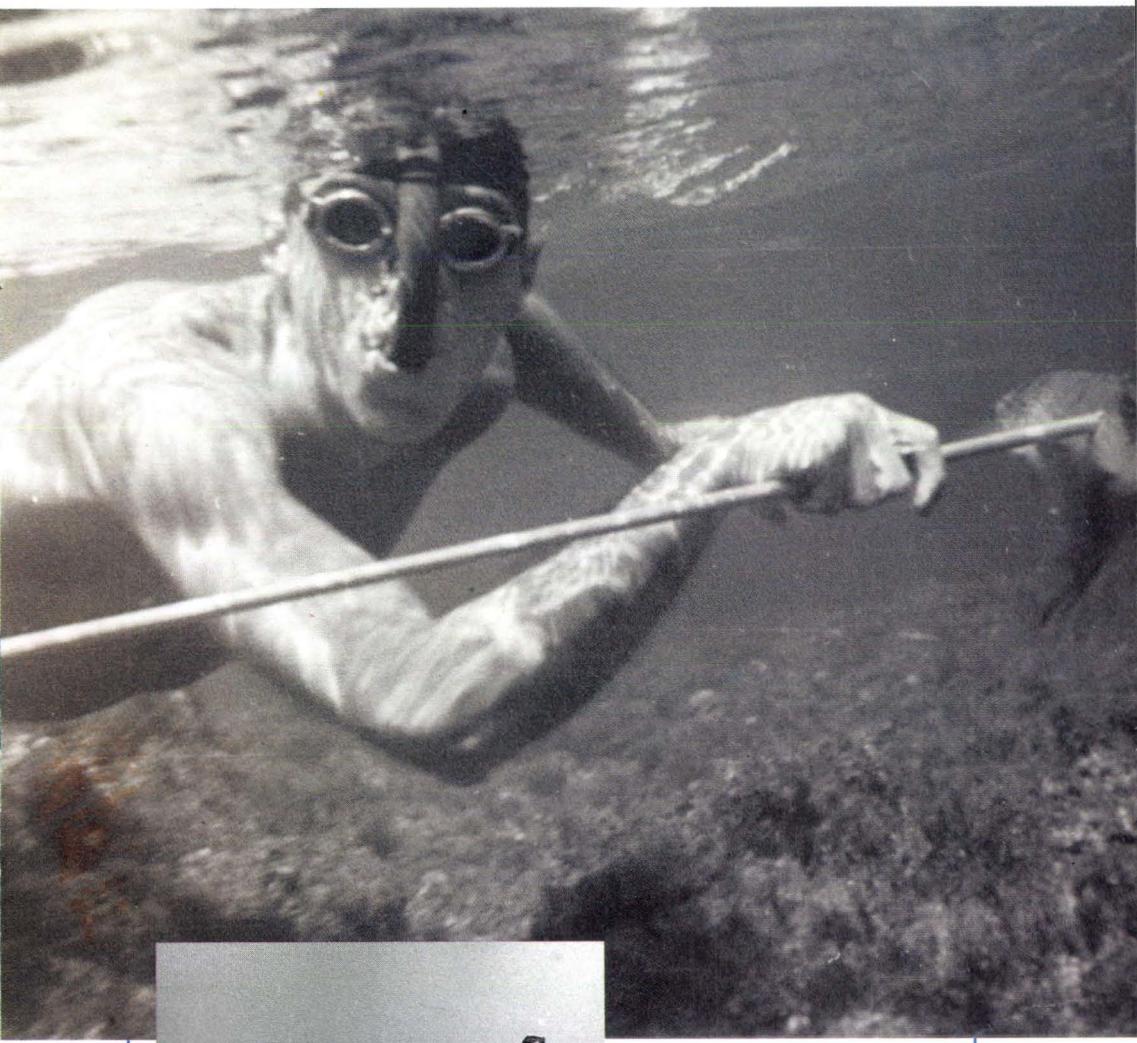
Reste la propulsion. Si à l'aise qu'il soit dans l'eau, depuis la prime enfance, si familier du crawl, champion d'escadre en course de vitesse ou de fond, quand il observe les évolutions d'un poisson, Philippe Tailliez, ne se sent pas encore "créature marine".

Et moins encore, lorsqu'avec des amis, il longe les falaises du cap

Brun, de Carqueiranne... et s'enfonce dans les grottes à la nage. Car, parfois, il dérange dans leur sieste des phoques moines, au ventre blanc, avec de fortes moustaches et un beau regard de chien, qui le croisent comme des bolides. Ah ! songe-t-il... les vei-



1939 - Philippe Tailliez présente l'équipement du chasseur.



PH. COLL. PH. TAILLIEZ

*Quelque part en Provence,
Philippe Tailliez,
chasseur nu, avec tuba,
lunette Fernez et lance
à caoutchouc extensible
(ci-dessus).*

*En compagnie
de Jacques-Yves Cousteau
et Frédéric Dumas
(ci-contre).*

nards ! voilà les palmes qu'il nous faut. Or, ces palmes à l'usage de l'homme, à peine esquissées par Léonard de Vinci, avaient été maladroitement fabriquées, avant lui comme après lui, par quelques précurseurs et, pour la première fois, de façon vraiment fonctionnelle par le lieutenant de vaisseau Louis de Corlieu. Pour sa part, Philippe Tailliez les découvre seulement en 1937, un jour que, remontant la rue d'Alger, à Toulon, il tombe en arrêt devant la vitrine de son ami, l'opticien de Vos. Au rayon "*masques de plongée*", est exposée, croisée en x, une paire de chaussons en caoutchouc-crêpe, qui l'intrigue et lui rappelle quelque chose. "C'est un officier de marine qui propose son invention à tous les magasins de sports sur la côte. A ma connaissance, sans beaucoup de succès", lui explique le marchand.

"Moi, dit Philippe Tailliez, j'achète. Et le lendemain matin, sur une grève de la presqu'île de Saint-Mandrier, je me mettais à l'eau, avec masque, tuba et les palmes. Dès les premiers battements, je compris qu'aucun chasseur sous-marin ne pourrait bien-tôt s'en passer.

Je recommençais avec, entre les mains, la lourde boîte photographique que m'avait confiée pour essais le Centre d'études de la Marine à Toulon. Chaussé de palmes, j'avançais sans effort, alors que, mes pieds nus battant le crawl, je faisais du sur place.

Désormais, les palmes de Corlieu devenaient pièces maîtresses dans la panoplie du candidat homme-poisson. Il y manquait encore la protection contre le froid, si bien assurée aujourd'hui par ces merveilleuses combinaisons dites néoprènes. Nous plongions, d'ailleurs été comme hiver, vêtus de tricots et de caleçons de laine, liés aux poignets et aux chevilles.

Dieu ! que nous avons eu froid, même et surtout si nous tardions à le ressentir, tant l'emportait en nous la passion du chasseur. Elle m'aurait à coup sûr coûté la vie, un jour de Noël, sans la compagnie de Soyka, mon chien, un splendide Barzoï, mon inséparable compagnon.

Au sortir d'une chasse prolongée, saisi par le froid, rejeté par les vagues au rivage, quasiment inanimé, j'eus tout juste la force de ramper jusqu'en haut de la plage où j'avais laissé mes vêtements. Là, je perdis connaissance, pour me sentir aussitôt parcouru par une onde de vie, un flux de forces. C'était Soyka, serré contre moi de tout son corps et qui me fouillait le visage avec son museau".

Cette chasse, Philippe Tailliez, n'a pu l'oublier, pas plus que les autres plongées, en scaphandre, où il a vu, aussi, la mort de près.



Mais une autre chasse l'a marqué et compte pour lui davantage encore, celle-là, au regard de l'histoire.

Au cours de l'été 1938, il poursuivait des loups dans une île des Embiez, parmi les récifs du Gaou, quand il sentit peser sur lui comme le poids d'un regard.

"Debout sur un rocher, un garçon en slip m'observait. Mince, tanné par le soleil, un regard d'oiseau. D'instinct, sans l'avoir jamais vu, je reconnus Frédéric Dumas. C'était parmi les chasseurs, celui que je désirais le plus connaître : un chasseur dont les

exploits, le long de la côte, défrayaient la chronique. Il y avait une forte houle et j'eus de la peine à sortir de l'eau. Je lui fis signe et, lui, descendit de la falaise. Nous échangeâmes des

propos de chasseurs. J'admirai son arbalète, d'une extrême simplicité, je lui montrai mes palmes qui l'intriguèrent. Et puis, et cela devint une habitude, nous nous mêmes tous deux à chasser ensemble. J'en parlai à Cousteau qui, un jour, se joignit à nous".

Ainsi, le hasard, s'y prenant à deux fois, met trois jeunes hommes en présence. Les conditions premières de l'aventure sont remplies.

"Récoltant du bois d'épave, nous allumions en haut de la grève un grand feu qui nous attendait au retour des plongées. Et, nus, jetant à terre le tableau de nos chasses, nous accourions vers lui, bras ouverts et claquant des dents, plus près, toujours plus près de la flamme, jusqu'à nous griller les poils. Puis, c'était le tour de la grillade : les poissons de nos choix, vidés, écailles, enfilés sur nos flèches et cuits à la braise, dévorés à pleines dents. Jamais, comme cet été, nous n'avions vécu de si près la mer, avec autant de joie et de fièvre. Ces découvertes, à partir du corps, cet ajustement, cette rééducation des sens à l'espace marin, projetaient pour nous trois une vive lueur sur la façon dont il fallait s'y prendre, à partir d'appareils déjà existants, pour mieux respirer, mieux photographier, mieux filmer sous la mer".

Déluge de fer et de feu

Mais, brutalement, la guerre disperse la fraternelle équipe, qui n'est pas encore celle des "*Mousquetaires de la mer*" : les "*Mousquemers*". Dumas, caporal muletier, rejoint l'armée des Alpes ; Cousteau, officier canonnier sur le croiseur "*Dupleix*", rallie les forces de haute mer, mises en alerte en Méditerranée. Quant à Philippe Tailliez, il embarque sur le contre-torpilleur "*Valmy*", à Bizerte.

Pour lui, commence une rude vie de patrouilles, d'escorte de convois de matériel ou de troupes en mer de Norvège, en mer du Nord, en Atlantique, en Méditerranée, avec, constamment à leurs trousses, la meute des sous-marins allemands, et de réciproques torpillages. Suivent les bombardements de Gênes et de Savone, précédant de quelques jours l'Armistice, et, l'été 1941, la guerre de Syrie où la division navale du Levant - quelques contre-torpilleurs et sous-marins, vite à court de munitions - est traquée nuit et jour, décimée par la flotte anglaise d'Alexandrie.

Pendant un mois, nous n'avons pas dormi, commente Philippe Tailliez. Mais, dès mon retour à Toulon, une belle surprise m'attendait : Cousteau est là, sur son croiseur, et Dumas, redescendu des Alpes, à Sanary".

“Par dix-huit mètres de fond”... à “Épaves”

Voilà donc la vieille équipe qui peut se reconstituer, découvrant avec une infinie tristesse cette période sombre de l'Occupation de la France et son lot de délations, disette, marché noir...

“Nous retrouvâmes nos activités sous-marines avec le sentiment d'être les seuls à demeurer libres, tandis qu'autour de nous, la plupart de nos camarades, dans leur désœuvrement au mouillage, sombraient dans le désarroi moral.

Rien ne nous empêchait de reprendre nos projets interrompus par la guerre. Par exemple, et pour commencer, un film retracant les péripéties, que nous connaissions par cœur, d'une chasse sous-marine : Dumas, les mérous, sars, loups et d'autres poissons seront les vedettes de “Par dix-huit mètres de fond”. Le tout au prix d'un an et plusieurs centaines de plongées, caméra et fusil au poing”.

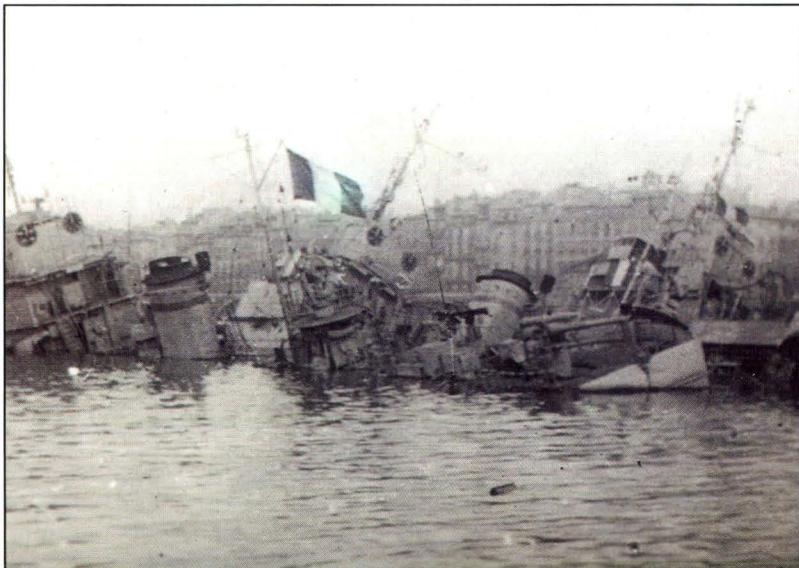
Le film remporte un succès éclatant au Gala de l'aventure, à Paris. Il vaut à Cousteau une carte de réalisateur de cinéma et l'autorisation de l'occupant de tourner des films dits culturels sur le littoral méditerranéen.

Dans leur esprit à tous trois, en fait de culturel, il s'agit d'un film dont ils ont choisi le titre depuis longtemps, le plus simple qui soit, "Épaves" : un thème qui les fascine depuis leur rencontre, au hasard des chasses, avec les quilles, membrures... de barques au fond de l'eau ; un thème aussi, qui obsède littéralement Cousteau et Tailliez, depuis qu'ils ont vécu le sabordage de leurs navires en rade de Toulon, le 27 novembre 1942.

Mais pour plonger sur des épaves, après les avoir trouvées, et pour tourner autour, pour les visiter, jusqu'à s'y enfoncer peut-être... et filmer tout cela, manque toujours un scaphandre autonome suffisamment léger et qui leur permette d'évoluer en toute sécurité, en toute aisance.

Cousteau et Tailliez connaissent déjà, pour l'avoir expérimenté eux-mêmes, le scaphandre autonome du commandant Yves Le Prieur, réglementaire depuis peu dans la Marine. Entre le réservoir

Vue partielle du sabordage de la flotte française à Toulon.



d'air à haute pression, sanglé sur la poitrine, et le masque de plongée qui englobe le visage entier, il y a un détendeur. Mais, celui-ci n'est pas automatique : il faut changer son réglage à la main quand l'immersion change. L'appareil est livré avec des sandales à semelle de plomb et un cordage de sécurité.

Plongées sans câble



“Chose curieuse, ce détendeur automatique, que Le Prieur sans doute ignorait, si Jules Verne en parle dans “20 000 lieues sous les mers”, il existait déjà depuis moins d’un siècle. Un ingénieur des Mines et un lieutenant de vaisseau, Rouquayrol et Denayrouse, l’avaient inventé, appliqués au milieu marin. Et, chose curieuse encore, sinon davantage, c’est à la “faveur” d’une invasion que ce détendeur automatique est “réinventé” : le lieutenant de vaisseau Cousteau, en congé d’Armistice et en quête de scaphandre, rencontre à Paris, en zone occupée, un ingénieur de l’Air liquide, Emile Gagnan. Celui-ci a vu le film “Par dix-huit mètres de fond”. Il écoute attentivement, tire de son tiroir un petit objet en bakélite : “Quelque chose comme cela, ça vous irait ?”

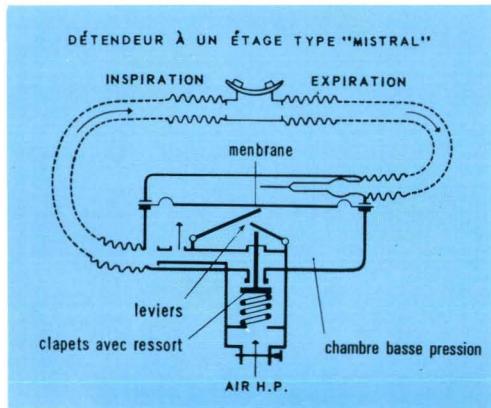
Un détendeur à gaz de ville

cale, au garage. Gagnan a eu l'idée de miniaturiser ce détendeur grâce auquel, dédaignant le métro, il va en voiture au bureau, au grand étonnement de ses collègues.

En atelier, ce détendeur est rapidement greffé entre bouteille d'air à haute pression, tuyau annelé et masque. Dès les premiers essais par Cousteau, aux bords de la Marne, un jour d'hiver, tout marche bien...

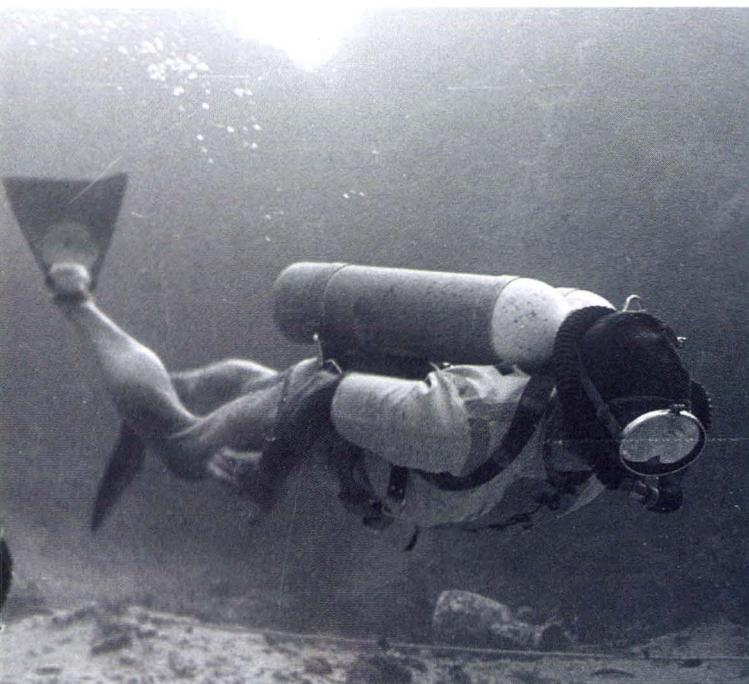
Trois équipements complets sont réalisés en usine et arrivent en gare de Bandol, au cours de l'été 1943. Les trois hommes s'initient ensemble, chacun de son côté, à ce nouveau matériel..

Ce quelque chose est, en réduction, le détendeur à gaz de ville qui équipe les camions municipaux. En cette période, l'essence est totalement réservée aux Allemands ; les véhicules particuliers restent sur



1947 - Georges Séjourné (à dr.), au cours d'essais en Marne avec le scaphandre Le Prieur. Dix ans plus tard (à g.), Philippe Tailliez, sur l'épave du "Titan".

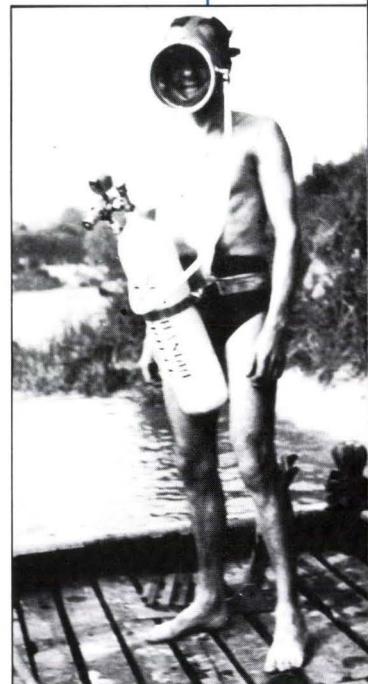
Les détendeurs modernes sont construits sur le principe de la transmission des pressions par une membrane souple commandant l'ouverture d'un clapet qui débite l'air à la demande du plongeur.



PH. J.L. CHARVOZ

"Pour la première fois, des plongeurs nus, déjà rompus à la chasse sous-marine, que la fin de leur souffle ramenait impérativement à la surface, éprouvaient, dans l'univers marin à trois dimensions, la libre ivresse de la plongée sans câble".

Le film "Épaves" est tourné tout l'été et l'automne 1943, en compagnie de gardes du corps allemands ou italiens, mitrailleuse au



poing, au cours de centaines de plongées, sur une quinzaine d'épaves échelonnées le long du littoral, de Marseille à Cavalaire.

“Souvent, au cours des plongées, l'eau bleue, l'eau profonde nous attirait. Nous résistions à ce vertige, confusément conscients du danger croissant qu'il y avait pour nous de s'éloigner de plus en plus de la surface. Nous connaissions aussi les paralysies et accidents de toutes sortes dont pouvaient être victimes à la remontée les scaphandriers à casque. Mais, nous ignorions l'autre danger, cette ivresse dite “des grandes profondeurs” qui s'installe progressivement, à force de descendre. Nous pensions toutefois, qu'en faisant vite, un homme, libre de tous liens, respirant non dans un casque, mais à travers un embout, devait pouvoir descendre plus bas et remonter sans accident”.

C'est Frédéric Dumas qui tente cette plongée profonde au large de Marseille, en octobre 1943. Il amorce sa descente le long de la corde.

“J'ai une sensation bizarre de béatitude et d'angoisse, écrit-il dans son journal. Très vite, je me sens ivre, mes oreilles bourdonnent ; j'ai un mauvais goût dans la bouche, comme si elle était pleine de pièces de bronze. Je ballotte dans le courant comme quelqu'un qui titube ; j'ai complètement oublié ceux de la barque. Je fais encore quelques brasses, luttant pour garder mes yeux ouverts malgré les mauvaises images qu'ils me donnent. Je sens que j'approche du maximum d'ivresse supportable sans céder à la torpeur ; bien qu'il y ait encore de la lumière, c'est presque à tâtons que je cherche le prochain noeud, et que j'y fixe ma ceinture. Le cauchemar est fini. Je remonte joyeusement, comme une bulle”.

Dumas a atteint soixante-deux mètres. Des scaphandriers à casque allaient déjà à quatre-vingt dix mètres à l'air et remontaient sans accident ; des scaphandriers autonomes avec mélange d'oxygène accompagné d'hélium ou d'hydrogène vont encore plus bas. Mais, pour l'histoire du scaphandre autonome, la plongée de Frédéric Dumas marque une date, garde valeur de symbole.

Pour les trois premiers scaphandriers autonomes, elle constitue une excellente et peut-être nécessaire carte de visite. Ils pensent déjà aux immenses, aux multiples services que peut rendre ce nouvel outil de pénétration sous-marine et ils ne doutent pas un seul instant que son usage deviendra rapidement planétaire.

Tout démarré, dès la Libération, par les premières projections, à Paris, du film "Épaves". Le chef d'État-major général de la Marine assiste à l'une d'elles. Très impressionné, il donne son accord à la mise en place, dans l'arsenal de Toulon, d'une simple commission d'études dont feraient partie Tailliez, Cousteau et Dumas, ayant à prouver les services que l'on peut attendre d'un tel appareil.

"Dans un arsenal en reconstruction mais qui n'était encore qu'un tas de décombres, dans un port gluant de mazout, jonché d'épaves de notre flotte... nous nous mêmes au travail, tous trois d'abord, puis avec une équipe de volontaires".

Tant et si bien, que la commission fut promue en 1945, au grade de Groupe de recherches sous-marines (G.R.S.) sous le commandement de Philippe Tailliez. La tâche de l'équipe, qui n'est pas seule à y prendre part, est immense, pleine de risques : visites, expertises d'épaves, reconnaissances des champs de mines, pétardements, recherches, repêchages d'avions tombés en mer... et des corps de leurs équipages ; essais de toutes sortes d'appareils employés par les nageurs de combat des belligérants, d'engins de sauvetage, de sorties de sas de sous-marins...

Solide casse-croûte de "fruits de mer" pour les "Mousquemers", en croisière d'entraînement, en Corse (1948). Frédéric Dumas, Jacques-Yves Cousteau et Philippe Tailliez encadrent un invité corse (de g. à dr.).



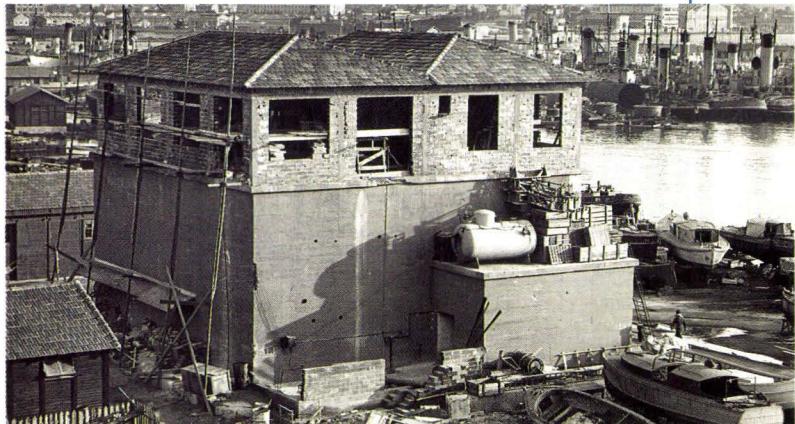
Formation, spéléologie, physiologie

L'activité est plus intense encore, peut-être, sur le plan de la formation. Des centaines de personnes viennent prendre au G.R.S. leur baptême de plongée : pas seulement des marins, mais des gendarmes, des pompiers, des spéléologues, des océanographes tels que le professeur Drach qui, remontant l'échelle après une plongée le long d'une paroi rocheuse, déclare à Philippe Tailliez : "J'ai vécu cela, maintenant je peux mourir.

C'est dans ce tel et extraordinaire climat qu'est mis en place notre laboratoire de physiologie. De toutes pièces, nous faisons feu, multipliant les expériences d'emploi du scaphandre autonome. Dès 1946, le G.R.S., avec l'accord de la Marine, se met au service de la spéléologie. Il s'agit de percer "la plus désolante énigme de l'hydraulique souterraine", la Fontaine de Vaucluse : là même où, en 1878, Otonelli et, en 1938, Negri, deux scaphandriers à casque de Marseille, ont échoué dans leurs tentatives".

C'est au tour du G.R.S. de s'y attaquer. Cousteau et Dumas pour commencer, Tailliez et le second maître Morandièvre, pour finir, s'engagent dans l'eau noire et glacée du gouffre : deux plongées dramatiques et marquées, l'une et l'autre, par le même inexplicable abandon de forces accompagné d'angoisses, d'asphyxie, dont le mystère n'est éclairci que quelques jours plus tard. L'analyse de l'air resté dans les bouteilles révèle la présence d'oxyde de carbone. Au camouflage, les gaz d'échappement du compresseur, trop proche de l'aspiration, avaient été partiellement réinspirés. Aujourd'hui, l'énigme de "Vaucluse" qui a fait l'objet, après le G.R.S., de nombreuses tentatives, dont les dernières avec engins télécommandés, n'a toujours pas été résolue.

Le 17 septembre 1947, exactement, au cours d'un essai collectif parmi bien d'autres, de plongée profonde en mer, le premier maître de manœuvre Maurice Fargues, le moins sensible de nous à l'ivresse de l'azote, atteint la profondeur de cent vingt mètres. Là, il ne répond plus aux signaux ; on le remonte inanimé, son embout lâché, flottant au-dessus de la tête. Ce fut un coup terrible pour notre équipe, tandis que la plongée continuait à se répandre comme une traînée de poudre. Il nous incombait, à nous les pionniers, non seulement de mettre en garde les néophytes, mais, à la lumière d'une expérience longuement, durement, dangereusement acquise, de sortir un manuel rassemblant les notions essentielles de la technique, de la physiologie, de la sécurité de la plongée.



Le Groupe de recherches sous-marines s'installe à l'arsenal de Toulon. Les premiers plongeurs se mettent à l'ouvrage : Cousteau, Georges, Tailliez, Pinard, Dumas, Morandière (ci-dessus, de g. à dr.). Dans l'histoire du scaphandre autonome, Fargues (ci-dessous, à dr.), est la première victime. Plongée à la Fontaine de Vaucluse (ci-dessous, à g.).



L'AVENTURE DES BATHYSCAPHES

Dès les premiers temps, une embarcation portuaire, équipée par nos soins pour la plongée en scaphandre autonome et le travail sous-marin, avait été mise à la disposition du G.R.S. Mais le tonnage de cette vedette, son rayon, ses moyens d'action limitaient nos interventions dans le port et aux parages de Toulon. Aussi, l'affectation par l'État-major général d'un navire avec un équipage capable d'opérer au large, était attendu impatiemment par tous.

La bonne nouvelle arrive début 1947 : “l’Albatros”. C'est un navire de sauvetage, un aviso de cinq cents tonnes utilisé en mer Baltique par une compagnie d'aviation civile jusqu'en 1939, réquisitionné par la Marine allemande. Notre Marine en hérite aujourd’hui par le canal d'une commission interalliée chargée de la répartition des prises de guerre. Il est rebaptisé “Ingénieur Élie-Monnier”, du nom d'un de nos camarades du génie maritime, victime d'un accident de scaphandre à casque étant chargé du relevage de l'épave du cuirassé “Bretagne”, à Mers El-Kébir. Le commandement en est confié au lieutenant de vaisseau Cousteau. A lui, à nous, au G.R.S., de l'équiper en conséquence”.

Et voilà que les travaux, brusquement, s'accélèrent, car la décision vient d'être prise d'accorder l'assistance de l'“Élie-Monnier” et la disposition de la base de Dakar lors d'une prochaine tentative, par le professeur Auguste Piccard et le physicien Max Cosyns, pour une plongée dont parle la presse du monde entier. Il s'agit pour eux de descendre à quatre mille mètres avec un nouveau et très étrange véhicule, le bathyscaphe “F.N.R.S. 2”.

Bathyscaphe, navire des profondeurs... Et pourquoi "F.N.R.S. 2" ? Parce que, en 1933, avec le concours du Fond national de la recherche scientifique belge, Auguste Piccard est devenu célèbre pour avoir atteint, l'altitude record de 16 900 mètres en ballon stratosphérique, son élève Max Cosyns et lui enfermés dans une cabine étanche.

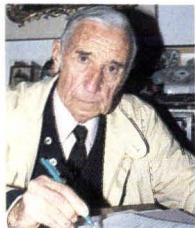
Pour eux deux, le bathyscaphe "F.N.R.S. 2" est la transposition exacte du ballon "F.N.R.S. 1". Dans les deux milieux, atmosphérique et marin, les principes physiques sont les mêmes. Bien sûr, la cabine possède des parois beaucoup plus épaisses, hublots compris, pour résister à la pression croissante de l'eau, jusqu'à quatre cents kilogrammes par centimètre carré. D'autre part, pour compenser sa flottabilité négative, le bathyscaphe comporte un important volume de ballasts contenant de l'essence, liquide de densité inférieure à celle de l'eau ; jusqu'au guide-rope qui, pour le "F.N.R.S. 1" assure le freinage à l'atterrissement, et qui est conservé dans la version marine.

De "première" en "première"

Les dates des premières plongées étant remises au début novembre 1948, cela donne le temps, au G.R.S., de préparer minutieusement l'expédition, de concevoir, réaliser un matériel d'observation et de capture : photographies, filets, fusils, dragues à manipuler de l'intérieur de la cabine... *"Tous, nous rêvons de ces monstres abyssaux qui vont venir à la rencontre du bathyscaphe"*.

Dès juin, tout est prêt, et l'"Élie-Monnier" appareille de Toulon avec un programme de plongées dont chacune est une "première" quant à l'emploi du scaphandre autonome : visite des grottes de la Galite, en Tunisie, où habite une mystérieuse colonie de phoques moines ; à Carthage, en deux jours de dragages et plongées, l'équipe de plongeurs détruit la légende d'un troisième port punique ; elle est plus heureuse en archéologie avec la redécouverte, par quarante mètres de fond, à Mahdia, d'une épave antique avec un chargement de colonnes de marbre et de statues, où est inauguré un nouveau matériel de fouilles sous-marines.

"Cap est mis, ensuite, sur l'archipel du cap Vert, à regret certes, tant cette croisière d'entraînement nous avait révélé, dévoilé, de nouvelles approches, exaltantes, d'un monde marin que nous



croyions si bien connaître. Voilà que chacune d'elles nous paraît mériter que des plongeurs y consacrent leur vie entière".

Pourquoi l'archipel du cap Vert ? C'est qu'y avoisinent des fonds de quatre mille mètres. L'*"Élie-Monnier"* va y opérer des sondages, dresser la carte hydrographique de la zone la plus favorable aux premiers essais à grande profondeur du bathyscaphe. L'équipe de plongée a tout loisir, pour la première fois, sous les Tropiques, d'observer, de dessiner, de photographier, filmer une faune et une flore si étonnamment différentes de celles de Méditerranée qui leur sont familières.

"Ceci fait, nous rallions Dakar où vient d'arriver le "Scaldis" avec bathyscaphe et mission "Piccard-Cosyns" à son bord. Tout était à pied d'oeuvre, les préparatifs engagés. Au premier contact, nous nous rendions compte que l'atmosphère devenait lourde, comme si les protagonistes : marins, savants, officiels, journalistes, se demandaient s'ils n'étaient pas plus ou moins embarqués dans une aventure à l'issue douteuse.

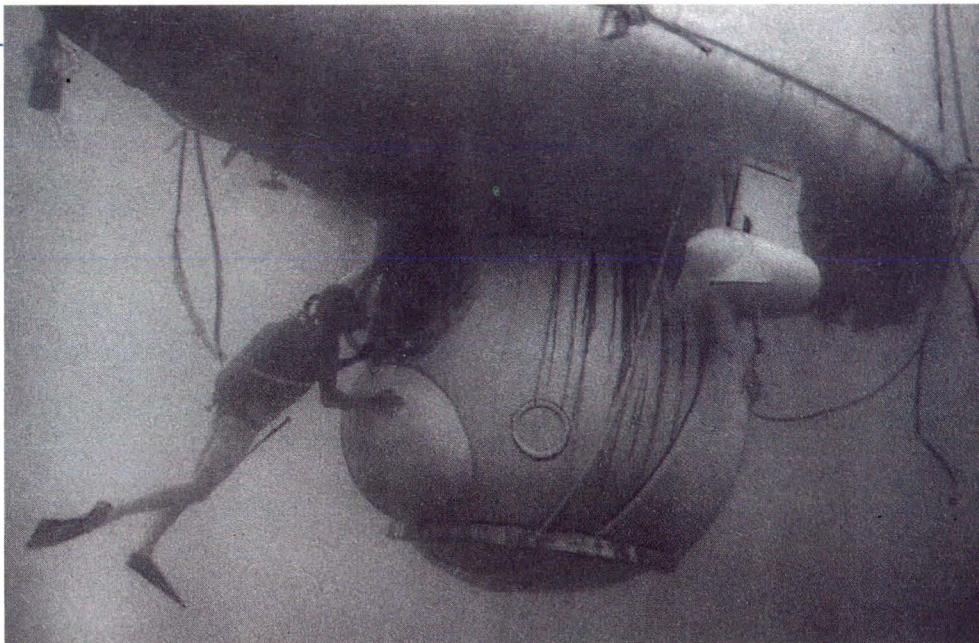
Croisière noire au cap Vert

millimètre pour gagner du poids, nous étions inquiets... En mer, "trop fort n'a jamais manqué". Aux premières vagues, au cours du remorquage, qu'adviendra-t-il d'un aussi fragile assemblage dont ne voudrait aucun ingénieur naval ?"

Premier essai par dix mètres devant Dakar ; les passagers sont Auguste Piccard et Théodore Monod, directeur de l'Institut français d'Afrique noire. Tout se passe à peu près bien, avec des gestes d'amitié des plongeurs au travers des hublots, et le groupe *"Scaldis - Élie-Monnier"* fait route sur l'archipel du cap Vert.

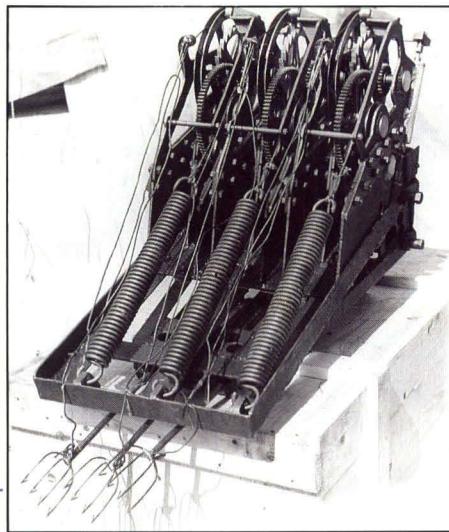
Et là commence une quasiment indescriptible bataille, constamment à deux doigts de l'accident, du naufrage, où se mêlent étrangement le tragique, le comique, ou le burlesque. Jusqu'à ce que, dans une sorte de conseil de guerre, et c'est dramatique pour Pic-

Nous, marins, après avoir visité le bathyscaphe de fond en comble et dans tous les détails du fonctionnement, après avoir marché sur la pointe des pieds, sur les conseils de Piccard sur le dôme, qui est en tôle d'un



*Le bathyscaphe "F.N.R.S. 2" dans la câle
du "Scaldis" (ci-dessous)
et de retour de plongée à vide (ci-dessus),
Frédéric Dumas inspecte l'état
de la sphère et du flotteur.*

*Batterie de fusils-harpons abyssaux
construite pour le "F.N.R.S. 2".*



card et Cosyns, une décision s'impose de renoncer à une plongée profonde avec passagers. Seule peut être envisagée, non sans risque pour l'engin lui-même, une plongée à vide. Dumas et Tailliez, accrochés aux superstructures, attendent que l'engin s'enfonce, prêts à filmer, à photographier.

“Nous n'avons pas de peine à le suivre, lui laissant prendre de l'avance pour le garder tout entier dans notre champ. Nous descendons en spirale, les yeux et le corps aimantés, à la poursuite d'une bête fantastique qui recule lentement, mue par l'inexorable pesanteur. C'est notre adieu de plongeurs sans câble, jusqu'à ce que s'évanouisse cette barque, faite pour descendre des hommes au plus profond des mers, aujourd'hui vide, et qui peut-être ne remontera pas”.

A bord de l’“*Élie-Monnier*”, à bord du “*Scaldis*”, passagers et équipages se massent sur les ponts, les passerelles, les plus agiles dans la mâtûre. Tous ont conscience qu'un événement se joue sous la mer, important pour le devenir de l'homme. A 16 h 29, des hourras fusent. Le dôme orange vient d'émerger. La mer se creuse, le “*Scaldis*” roule. Les deux bateaux ont à gagner le mouillage le plus proche, en baie de Santa Clara, à la vitesse de deux noeuds car le bathyscaphe est en remorque.

Le “*F.N.R.S. 2*” sauvé du naufrage

Hors les gens de quart, tout le monde dort, à bord des deux navires, mort de fatigue. Sauf deux hommes, Tailliez et Dumas, sur le pont du “*Scaldis*”, qui se relèvent pour changer les amarres du bathyscaphe ou les trancher si nécessaire, car la mer, de plus en plus forte, démolit les superstructures.

Que les ballasts à essence se crèvent, et tout ira au fond, boule comprise, seul argument de poids pour plaider, après un tel échec, la reprise des essais. Non, la validité du principe du bathyscaphe, en dépit de l'échec, n'est pas en cause. Tout le G.R.S., délégué par la Marine en observateur, est là pour en témoigner. La boule du “*F.N.R.S. 2*” sauvée du naufrage, n'attend plus qu'une structure, réalisée par des ingénieurs spécialistes du sous-marin, remplace la première. Un nouveau bathyscaphe peut être ainsi construit, à l'arsenal de Toulon, avec les meilleurs atouts pour sa réussite.

Une convention à ce sujet, entre Marine française et Fond national de recherche scientifique belge est passée en octobre 1950. La construction, l'aventure du bathyscaphe “F.N.R.S. 3” commencent.

Pour Philippe Tailliez, le temps est venu de prendre le commandement d'un navire. C'est un tender d'aviation, le “*Marcel le Bihan*”, avec lequel il prend part, en Indochine, à de nombreuses opérations amphibies. Puis, il forme et commande la section d'intervention sous-marine de Saïgon. Celle-ci est constamment aux prises avec les commandos de plongeurs nus vietminhs dans les eaux noires comme de l'encre des rivières et des rachs.

Plongée record pour le “F.N.R.S. 3”

“De retour en France, je reprends le commandement du groupe devenu GERS, Groupe d'études et de recherches sous-marines. Un magnifique travail y a été acccompli pendant mon absence.”

A partir du printemps 1953, je concentre sur le bathyscaphe “F.N.R.S. 3” la plus grande partie de l'activité et des moyens du GERS. Le capitaine de corvette Georges Houot en a pris le commandement, l'ingénieur du génie maritime Willm, succédant à Gempp, préside à sa construction. Et le 15 février 1954, tous deux descendant, au large de Dakar, à 4 050 mètres de fond. C'est le prélude à une centaine de plongées profondes en Méditerranée et autres mers, la plupart au service des scientifiques et de l'océanographie française”.

S'il y avait eu compétition entre le “F.N.R.S. 3” et le “Trieste”, bathyscaphe construit de son côté par Auguste Piccard, tous deux ouvraient la voie à une pénétration plus profonde encore. Et c'est au “Trieste 2”, avec Jacques Piccard, et le concours de la Marine américaine, c'est à l’“Archimède”, successeur du “F.N.R.S. 3”, toujours dans le cadre du GERS, devenu GISMER, Groupe d'intervention sous-marine, qu'il a appartenu, au début des années 1960, de planter au plus profond des mers le pavillon de la découverte. Tel est le bilan, dans un raccourci extrême, de l'aventure, aujourd'hui close, des bathyscapthes à ballasts à essence... Dans leur sillage, se sont enfoncés, comme l'on sait, des véhicules, habités ou non, adaptés aux multiples tâches de l'observation, de l'exploitation du milieu marin.

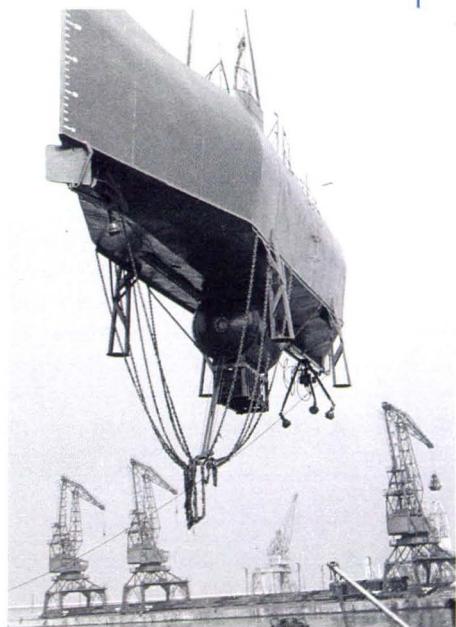


Le "F.N.R.S. 3" et son navire base, le "Marcel le Bihan," à Toulon (1961).
L' "Aquarius", submersible à ballasts à gaz (ci-dessous, à dr.) conçu par
Philippe Tailliez.



PH. C. F. - B.

1995 - Philippe Tailliez
en compagnie de l'ingénieur
du génie maritime, Gempy.



PH. MARINENATIONALE

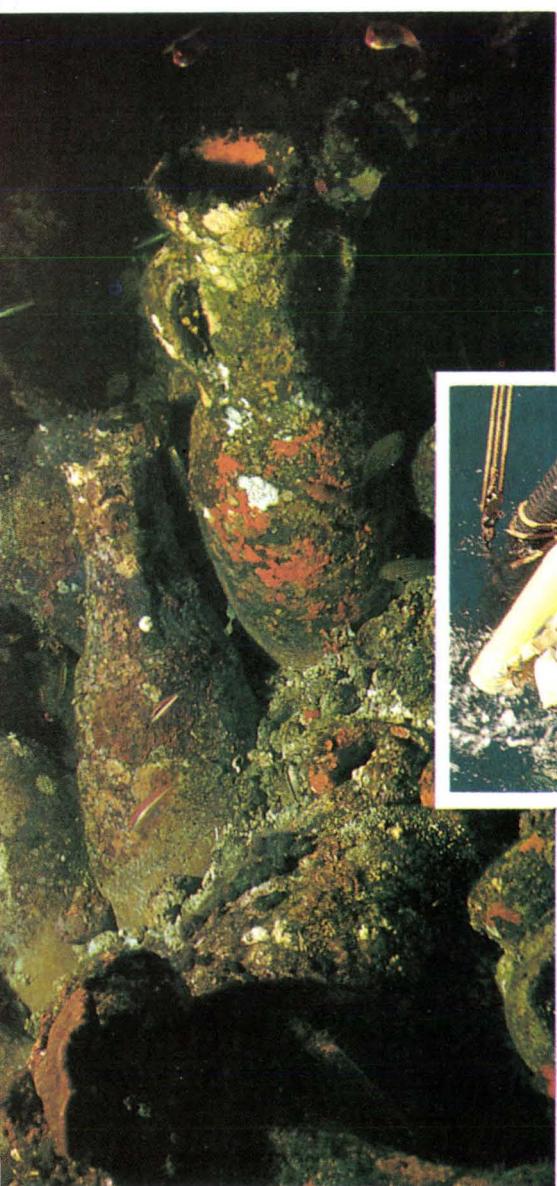
En 1955, Philippe Tailliez, nommé à un commandement aux Forces maritimes du Rhin, devient donc, pour un temps, marin d'eau douce. Mais il n'oublie pas la mer, la preuve en est sa rencontre, au lendemain d'une plongée "*romantique*" dans le gouffre de la Lorelei, avec un Allemand, de cette race d'inventeurs qu'il connaît bien, dont il est malaisé de discerner la part, dans leur esprit, qui s'apparente au génie ou à la mythomanie. Heinz Sellner lui expose le principe d'un bathyscaphe à ballasts à gaz, révolution qui, au regard de sa propre expérience, retient son attention.

Un submersible à ballasts à gaz

C'est à l'"*Aquarius*", auquel il parvient à intéresser plusieurs organismes sans pouvoir, pourtant, malgré dix ans de démarches et d'efforts, aller au-delà du stade des premiers essais ; sans doute desservi à l'époque par le succès, la mise en service des bathyscaphes à ballasts à essence. Mais le principe de l'"*Aquarius*" n'en reste pas moins valable à ses yeux comme à ceux de bon nombre de techniciens qui s'intéressent à la pénétration sous-marine.

Après l'intermède aux bords du Rhin, Philippe Tailliez rallie Toulon. Le GISMER est en plein développement et il n'est pas question pour lui de prendre une troisième fois ce commandement... Sans affectation précise, il a tout loisir pour observer où en est, comment se porte la plongée en général dans la Marine, au-delà du GISMER où se poursuivent études et recherches... Dans les escadrilles de dragage, les plongeurs-démineurs sont totalement intégrés, à Toulon, Brest, Cherbourg... Les nageurs de combat sont rattachés à un commando opérationnel. Sur tous les navires de la Marine, à partir d'un certain tonnage, il y a une ou plusieurs équipes de plongeurs de bord, pour la sécurité et les travaux de coque.

Mais l'enseignement des uns et des autres s'effectue en ordre dispersé. Une certaine centralisation apparaît nécessaire, à savoir la création d'une École de plongée. C'est la cause que Philippe Tailliez plaide à l'État-major général, et qu'il finit par emporter. Il en sera le premier commandant. Ce sera son dernier poste, son dernier commandement dans la Marine, illuminé pour lui par les travaux du relevage, en cent jours, de l'épave antique du "*Titan*", aux îles d'Hyères, une des fouilles pilotes de l'archéologie sous-marine moderne.



Fouilles de l'épave du "Titan" (1957).
Du chaland de fouilles, les amphores sont remontées à la surface
avec un panier.

SAUVEGARDE D'UN PATRIMOINE HISTORIQUE ET NATUREL

“Octobre 1960... L'heure, pour moi, de quitter la Marine. Le jeune retraité, avec, derrière lui, trente-six années de mer et de marine, s'interroge, non sans incertitudes et perplexités. Pour le proche avenir, il a peur, oui, vraiment peur, de s'ennuyer. Et c'est pourquoi il hésite à larguer les amarres du passé.”

Lui qui, pendant la décennie cinquante, avait exercé à l'arsenal de Toulon les fonctions de commandant, à deux reprises, du Groupe de recherches sous-marines, puis de l'École de plongée. Lui qui avait vu approcher, tour à tour, des visiteurs, par centaines, de toutes appartenances et qualifications, intéressés pour des motivations diverses, aux nouvelles techniques de pénétration et d'intervention sous-marines qui s'y développaient, à partir du scaphandre autonome et des bathyscaphes.

Ce fut la première vague des colonisateurs, des immigrants de l'espace marin. La première vague, suivie d'autres, raz-de-marée de proche en proche, qui n'en a pas fini de se propager, de s'amplifier à travers la planète.

Mais au cours de ses plongées fréquentes le long du littoral en Provence, Philippe Tailliez se trouve aux premières loges, et témoin angoissé, pour observer la disparition, la dégradation sans cesse accélérées de la faune et de la flore.

Guetteur, observateur mélancolique ? Oui, certes, avec d'autres à ses heures, mais résolu à se battre, d'abord sur place, là où il rési-

de, pour la sauvegarde du milieu marin. Ayant, pour ce faire, à compléter, approfondir ses connaissances, notamment de biologie marine, à s'initier, à se convertir à l'écologie : ce terme entendu comme l'étude, dans leur milieu même, des relations entre les espèces animales et végétales qui s'y trouvent.

Priorité donnée donc à la sauvegarde, mais Philippe Tailliez a aussi en chantier, parfois depuis longtemps, plusieurs projets relevant de la technologie sous-marine : *“Le plus considérable, j’en ai parlé déjà, était la construction d’un prototype de bathyscaphe à ballasts non plus à essence mais à gaz !”, L’”Aquarius”. Je ne pouvais y renoncer. Il m’occupa donc intensément, pendant dix années dont les deux dernières, sur le plan privé, furent les plus sombres, les plus douloureuses de ma vie.*

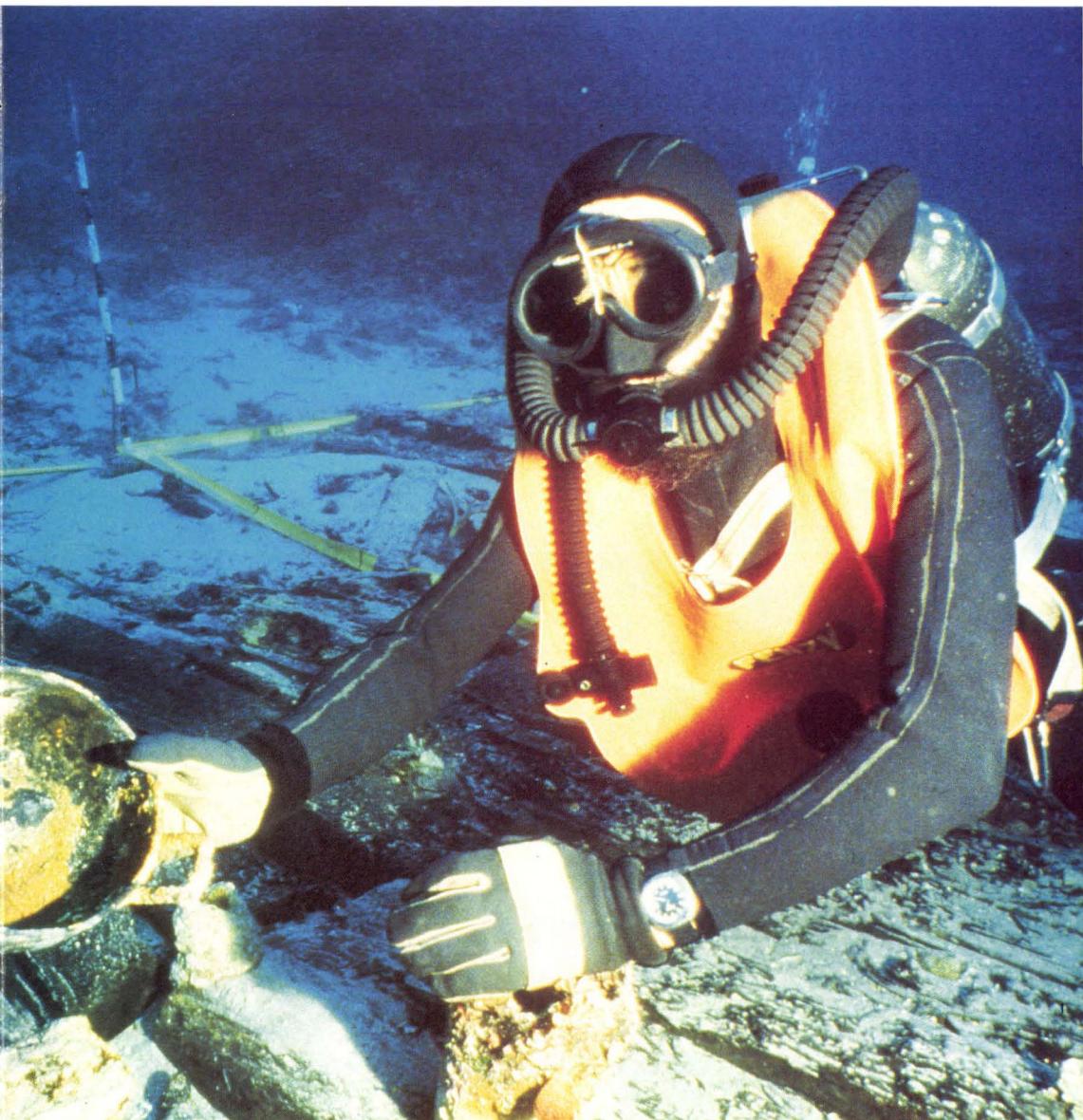
Comment dire non, encore, lorsque le président de la Fédération française d'études et de sports sous-marins (F.F.E.S.S.M.), à Marseille, Elie Ferrat, lui propose de prendre la direction de son comité technique ? C'est, pour Philippe Tailliez, le prolongement, sur le plan civil, de l'action qu'il avait conduite, sur le plan Marine, pour la mise en place de l'enseignement de la plongée en scaphandre autonome.

Comment dire non, enfin, lorsque, plus tard, à la Confédération mondiale des activités subaquatiques, à l'organisation calquée sur celle de la Fédération française, les mêmes fonctions lui sont offertes ?

Un oui d'enthousiasme

“Comment ne pas dire oui, un oui d'enthousiasme, par sorte d'obligation morale, en témoignage d'amour et de fidélité, quand me fut successivement offert, depuis l'archipel des îles d'Hyères à celui des Embiez, en passant par l'aire toulonnaise, d'oeuvrer pour la sauvegarde des fonds marins au sein d'organismes scientifiques ?”

Membre du comité scientifique du parc national de Port-Cros depuis sa création en 1964, de l'Institut océanographique Paul Ricard depuis sa genèse en 1966, vice-président de la commission extra-municipale Ecomair, à Toulon, depuis 1973 : *“Trois appartenances à qui je dois l'honneur d'être au rang de ceux engagés dans ce combat difficile qu'est la défense des milieux naturels et le*



PH. GRAN

Campagne archéologique du Groupe de recherche en archéologie navale sur l'épave du "Slava Rossii", un navire de la Grande Catherine de Russie.

mariage aussi, tantôt d'amour et tantôt de raison, qui s'impose entre l'économie et l'écologie.

Comment ne pas dire oui, il y a trois ans, à Guérout surtout, à Turcat, à Guyot, deux capitaines de vaisseau, un amiral, qui, tous trois, d'un même élan, me hissèrent, comme sur un pavois, à la présidence du jeune Groupe de Recherche en Archéologie Navale (G.R.A.N.) ?

Quoi de plus naturel, quand on a été d'abord marins ou plongeurs, de se vouloir archéologues, archéonautes, doublement attirés par les profondeurs et les mystères de la mer et du passé.

Déjà, à son bilan plusieurs campagnes de fouilles en Méditerranée. Je ne puis en dire ici davantage. Il est en tout cas notoire, pour tous ceux qui les ont suivies ou qui ont été informés de leurs résultats, qu'elles sont garantes, pour l'avenir, de l'esprit qui anime l'équipe toute entière du G.R.A.N. : présence et bon usage des techniques nécessaires, rigueur dans l'exécution, désintéressement, vive conscience d'être associé à une oeuvre de sauvegarde d'un patrimoine culturel de l'humanité".

Max Guérout et Philippe Tailliez.



“ LE VIEIL HOMME ET LA MER ”

Pour Philippe Tailliez, avancer que le proche devenir de l'espèce humaine n'est plus seulement terrestre, plus seulement maritime, mais aussi océanique et spatial, de zénith à nadir, ce n'est pas le fait d'un visionnaire. C'est tout simplement, se rendre à l'évidence ; c'est ce qui se passe sous nos yeux.

"Je suis parmi ceux, de plus en plus nombreux, qui sont à la recherche d'un humanisme, anxieux, de plus en plus anxieux pour le proche et plus lointain devenir de notre espèce. Un humanisme intégrant, à la fois, la mer et l'espace, un humanisme planétaire, et qui ne peut être que pétri, quelles que soient les appartennances, d'énergie et de courage.

Il y a longtemps, pour ma part, que j'en ai pris conscience... et qu'il me suffise, pour en témoigner ici, de reprendre la conclusion d'un article consacré à la plongée, au scaphandre autonome, aux bathyscaphes que j'écrivais à la demande de "Neptunia", la revue du musée de la Marine, en 1953. Le voici en partie ce final, écrit il y a plus de quarante ans ; comme le temps passe ! Et je ne vois pas qu'il y ait lieu d'en changer une ligne.

"Aux plongeurs du XXe siècle convient en vérité, le signe du poisson, obscur et lourd symbole auquel l'homme ne peut échapper et qu'il n'a pas fini de déchiffrer et de comprendre.

Dans un roman déjà célèbre, le plus nu, le plus chargé de sens que je connaisse, Ernest Hemingway vient de s'en emparer d'une main

puissante. Un vieux pêcheur à La Havane, qui n'a pas de chance, et qui en mer parle tout seul, prend le large. Il file sa ligne dans l'eau bleue, plus bas que les autres. Et, voilà qu'il ferre un espadon géant qui le remorque pendant trois jours. Regardez l'homme, arc-bouté dans sa barque, et la bête qui navigue au fond de l'eau et le câble qui les unit, le câble qu'il faut qu'ils tirent et qui s'enfonce dans leur chair à tous les deux".

Philippe Tailliez se sent parfois dans la peau du pêcheur d'Hemingway qui rentre au port : après des jours de lutte, du magnifique espadon ne demeure que l'arête, toute la chair dévorée par les requins et autres prédateurs. Mais cette arête, n'est-ce pas l'essentiel, ce qui compte, lorsque tout à disparu, ou a été oublié ?

Pour lui, vieil homme marié à l'Océan, l'essentiel demeure la liberté des mers, sans laquelle aucune des activités qui s'y exercent ne peut être efficace et pacifique.

11 avril 1995 - Sans Frédéric Dumas, disparu en 1991, les deux autres "Mousquemers" se retrouvent à l'île des Embiez, sur les lieux de leurs premières chasses sous-marines. Soixante ans plus tard. Dix ans après l'hommage rendu au commandant Tailliez par l'Institut océanographique Paul Ricard.



OCÉANORAMA

Vingt ans, plus de mille pages d'articles

La revue “*Océanorama*” a été fondée en 1974 par l’Institut océanographique Paul Ricard. Elle paraît deux fois par an, en juin et novembre. Accessibles à tous, des articles très variés, en français et en anglais, portent sur la vie marine, les ressources de la mer, la pollution, l’histoire, l’archéologie... Son illustration fait appel aux meilleurs photographes.

“*Océanorama*” ne se trouve pas en kiosque. Pour la recevoir gratuitement, il faut être membre de l’Institut et soutenir son action de connaissance et de protection de la mer.

L’éditeur tient à la disposition des lecteurs intéressés un répertoire des articles publiés depuis l’origine de la revue. Certains d’entre eux sont repris dans des volumes de la collection : “*Les Cahiers d’Océanorama*”. Des conditions spéciales sont accordées aux enseignants et aux étudiants. Numéro spécimen sur demande.

L’Institut édite également des revues scientifiques.

“*Marine Life*”, créée en 1979, publie en français et en anglais, des communications sur la biologie, l’écologie, la gestion et la valorisation des ressources vivantes, la pollution des mers. La revue s’intéresse principalement au domaine méditerranéen, mais également aux autres mers apparentées. Un comité de rédaction international veille à la qualité des textes publiés.

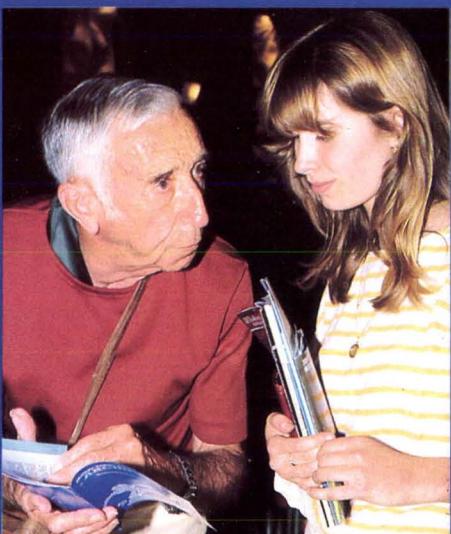
Les “*Mémoires de l’Institut océanographique Paul Ricard*” éditent des thèses, mémoires, actes de colloques...

Pour tout renseignement, s’adresser à l’éditeur :

INSTITUT OCÉANOGRAPHIQUE PAUL RICARD
BP 308, 13309 MARSEILLE Cedex 14

Téléphone : 91 11 10 61

Télécopie : 91 98 60 23



PH. C. F. B

Né en 1905 à Malo-les-Bains, le commandant Philippe Tailliez est fils, frère, oncle d'officiers de Marine. Lui-même accomplit trente-six années de service, au cours de vingt embarquements successifs.

Avec Jacques-Yves Cousteau et Frédéric Dumas, il est l'un des "Mousquetaires de la mer" : les "Mousquemers". Tous trois sont les héros d'une extraordinaire aventure marquée par le développement de la plongée moderne, belle histoire d'hommes, seuls sous la mer ou à bord d'engins habités.

"Vieillesse l'oblige", un autre chantier d'espace et de mer occupe la pensée de Philippe Tailliez, mobilise ses forces, son imagination, sa mémoire, "*au crépuscule de sa vie*".